Espaces de l'interaction chez Goffman

Jeanne-Marie Barbéris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3438>

DOI : [10.4000/praxematique.3438](https://doi.org/10.4000/praxematique.3438)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1989

Pagination : 59-81

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jeanne-Marie Barbéris, « Espaces de l'interaction chez Goffman », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 13 | 1989, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3438> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3438>

Jeanne-Marie BARBERIS
 Groupe de Recherche en Linguistique praxématique
 Montpellier III

ESPACES DE L'INTERACTION CHEZ GOFFMAN

Les rapports sociaux sont faits d'une dialectique incessante entre les rites de présentation et les rites d'évitement. Il s'y maintient une tension singulière, car, d'une certaine façon, il faut tenir séparées ces nécessités contradictoires et, en même temps, les réaliser simultanément : les mêmes gestes qui font aller deux personnes - offrant et bénéficiaire - l'une vers l'autre doivent également signifier que les choses n'iront pas trop loin.

Erving GOFFMAN (1)

Le cadre conceptuel que Goffman s'est construit dans son oeuvre de "sociologue du quotidien" est profondément *visuel* et *spatial*. Pour commencer par l'exemple le plus connu, *La Présentation de Soi* (1959) développe la métaphore du théâtre : l'"interaction face à face" est une "scène" avec ses "coulisses", où agissent des "acteurs". La territorialité tient également une grande place dans son oeuvre : les "rites d'interaction" sont rites d'approche et d'éloignement. Le sociologue, jusque dans ses derniers travaux, tente de définir les conditions de l'"accès" aux personnes.

Les notions de distance et de contact jouent non seulement entre les acteurs en présence, mais aussi entre l'individu et le rôle : entrera-t-on dans le personnage, ou restera-t-on en retrait ? Choisira-t-on le "détachement", ou l'"engagement" ? Autre possibilité : jouer (sur) plusieurs rôles. Ainsi, progressivement, ce tour d'horizon nous a amenés de l'organisation spatiale de la scène de l'interaction au sujet de l'interaction, et à sa topologie : des *espaces du sujet*, à l'*espace du sujet*.

De manière plus large, l'oeuvre de Goffman pose sans cesse au lecteur la question du rapport entre communication humaine (verbale, paraverbale, symbolique) et réel. L'objectif de son ouvrage le plus achevé et le plus ambitieux, *Frame Analysis* (1974), n'est-il pas de définir "l'organisation de l'expérience", les "cadres" dans lesquels les individus appréhendent la réalité au cours de leurs actions ?

Ces dimensions pragmatiques (communication, réel, action) prennent tout leur relief grâce à l'ancrage *situationnel* que leur donne la micro-analyse goffmanienne. La reconstitution "sur le vif" du face à face dans l'"ici" de l'interaction semble être la caution constante d'une authenticité. Le lecteur aura reconnu dans la formulation qui précède la distance à l'opinion formulée ... Il y aura donc quelques "mais".

Mon intervention abordera l'*interaction* dans son acception large et non strictement linguistique, incluant, outre le verbal, le paraverbal, le situationnel et le symbolique. Je suivrai en cela l'optique de Goffman, qui se refuse à séparer langage et contexte, langage et action.

1 - LA CONSTRUCTION DU REEL

1.1 - "What is it that's going on here ?"

Qu'est-ce donc qui se passe ici ? Le leitmotiv de *Frame analysis* pourrait bien être le mot de passe de toute une oeuvre. Le cadre de l'échange, *le lieu du face à face*, est le point de départ, et le point d'ancrage constant de l'observation microsociologique de Goffman.

Le point de départ des réflexions goffmaniennes ? On peut s'en faire une idée assez précise en lisant l'étude récente d'Y. Winkin : *Portrait du sociologue en jeune homme* (2). On s'arrêtera en particulier aux pages où il décrit dans quelles conditions Goffman rédigea sa thèse de doctorat, *Communication conduct in an Island community*, entre décembre 1949 et mai 1951. Parti, selon les indications de son directeur de thèse, Lloyd Warner, pour faire une enquête de terrain dans une petite île des Shetland, au nord de l'Ecosse, Goffman en revint avec tout autre chose qu'une étude de communauté : sa recherche, écrit-il au début de sa thèse, tente de jeter les bases d'"une systématique utilisable pour l'analyse de l'interaction dans notre société". Echec à s'insérer dans le milieu local, ou déplacement d'intérêt

vers une problématique neuve ? Sans doute les deux motivations ont-elles joué leur rôle, pour déterminer la rupture du chercheur avec son projet de départ. En tout cas, l'hypothèse soutenue par le jeune sociologue - à savoir : qu'il existe des règles régissant l'interaction, généralisables à toute une société - sera le pilier autour duquel se bâtira l'oeuvre ultérieure.

Ces débuts permettent de préciser le type d'"ici" qui intéresse le chercheur, et celui qu'il réfuse. Le lieu du face à face que décrit Goffman n'est pas le lieu concret, marqué de particularismes, de l'enquêteur sociolinguiste ou ethnographe, mais le lieu quelque peu idéalisé des rencontres sociales en petits groupes ou en tête à tête, dans la *middle class* américaine. Ses exemples sont bien typés et pittoresques, mais ses analyses sont à la recherche de la généralisation.

Les interactions étudiées par le sociologue sont parfois des échantillons de conversation (authentiques ou reconstitués, réécrits, voire imaginaires, lorsqu'il s'agit de fictions romanesques), mais bien souvent aussi il observe des échanges sociaux non verbalisés, des pans d'activité. De toute manière, lorsqu'il analyse le langage, Goffman continue à garder comme catégorie de référence l'activité des interactants. Son unité d'étude pour la conversation, le *mouvement* (3), est un complexe de paroles et d'action, c'est une "unité stratégique" définissant une phase d'activité dans la parole. Le sociologue se refuse donc à entrer dans les moules préfabriqués de la linguistique, et en particulier ceux que pourrait lui proposer une linguistique immanentiste.

Outre cette association langage-action, Goffman accorde un intérêt constant au paraverbal (postures, mimiques, regards) et au contexte : dans "Répliques et réponses" (p. 36 sqq.), il se livre à une critique pénétrante des grammairiens et linguistes qui tentent d'analyser des collections d'exemples décontextualisés. Il a eu le mérite de s'intéresser à l'oral et à la parole concrète (rythme, charpente phonique, organisation de la conversation), à une époque où (à part les travaux des ethnographes travaillant sur les parlers "exotiques" ou rares) l'étude de la langue se fondait sur une linguistique de l'écrit. Les recherches qu'il a impulsées développent cette vision "in situ" de la parole comme activité multidimensionnelle (4).

Mais Goffman lui-même sera "piégé" par le problème complexe des rapports entre langage et réel. Je songe en particulier à *Frame Analysis* (1974) (5), *L'Analyse des Cadres. Essai sur l'Organisation de l'Expérience*, où il tente d'élaborer un système d'analyse de l'action humaine. En un sens, il réserve une

place bien trop envahissante à l'activité linguistique dans cet ouvrage, et en un autre sens, bien trop marginale, faisant ainsi d'autant mieux éclater la contradiction.

La place prépondérante réservée au langage apparaît à chaque ligne de l'ouvrage. Tout d'abord, parler de l'action en s'appuyant uniquement sur une description verbale écrite de l'action est déjà une difficulté : étudie-t-on la catégorisation de l'expérience par l'activité humaine à travers la diversité de ses pratiques, ou la catégorisation de l'expérience par le langage ? Est-on dans le réel, ou dans la *logosphère* (6) ? Cette difficulté se démultiplie du fait que Goffman utilise constamment (et peut-il faire autrement, sans créer un artefact ?) des scènes où l'interaction verbale s'imbrique avec l'action, des séquences dialoguées où la "définition de la situation" résulte autant et plus de la négociation par les mots, que des actes. Le contexte paraverbal et situationnel se trouve marginalisé et transformé puisqu'il peut seulement être décrit par reconstitution ; souvent il n'est pas possible de le restituer, l'analyste utilisant nombre de documents écrits de seconde main (journaux, biographies), ainsi que des oeuvres de fiction. Mais il serait injuste et anachronique de reprocher à Goffman, parti en éclaireur et en pionnier, de n'avoir pas travaillé sur enregistrements vidéo ... Comme cela a déjà été souligné, c'est grâce à lui au contraire que l'attention des chercheurs a été orientée vers l'étude "totale" de l'interaction.

Bien que le langage soit l'outil de catégorisation dominant dans le corpus de documents analysés par le sociologue, il traite les scènes qu'il étudie comme des séquences d'action, et tente de mettre en place une grille d'analyse de l'expérience qui "court-circuite" la médiatisation du réel par le "maillage" verbal. Ses "cadres" (*frames*) prétendent s'appliquer *directement* à la situation vécue par les acteurs sociaux.

La contradiction éclate dès les premières pages, lorsque Goffman énonce la question qui lui servira de "lanterne de Diogène", de leitmotiv faussement naïf à travers les divers chapitres de son investigation : *what is it that's going on here* ? A cette question, verbale, ce sont des réponses verbales qui sont données (p. 8 sqq. et passim dans l'ensemble de l'ouvrage) : "Le roi Arthur vient de tirer son épée" ; "La petite otarie va attaquer sa mère" ; "Ils sont en train de jouer aux échecs" ; "Ce n'est qu'un jeu" ; "C'est un vrai combat". Cette contradiction, tout chercheur la rencontre dans sa démarche chaque fois qu'il passe par le langage pour les besoins de sa description. Cependant, chez Goffman elle n'est pas abordée

franchement mais éludée. La distinction entre *praxis*, *praxis linguistique* et *praxis de linguistique* n'est pas posée (7) comme préalable de l'étude.

Ainsi, la catégorie officiellement pertinente est l'action, et il semble qu'elle soit traitée implicitement comme catégorie englobante du langage - position intenable. Insistons-y : s'il est vrai que la praxis linguistique est un certain type de praxis parmi les autres, le langage a un rôle constitutif dans la définition de la réalité. De plus, comment le sujet intervient-il dans la "définition de la situation" ? Ce problème ne sera pas réellement posé dans F.A. Même si le chapitre 13 ("The Frame Analysis of Talk") introduit une analyse polyphonique des figures du sujet et de ses formes d'engagement, la place même de ce développement, tout en fin d'ouvrage, en fait comme un remords tardif, non intégré en préalable à la théorisation de l'action.

Quelle est la démarche heuristique de l'ouvrage ? Les diverses catégories d'actions font l'objet de définitions sous formes de "cadre primaire" (*primary framework*) et de règles de transformation, permettant d'obtenir de nouveaux cadrages. La dynamique est donc structurale : elle est dans le *système*, non dans les *hommes*.

On rencontre ici me semble-t-il la difficulté centrale, non seulement à F.A., mais à toute la théorisation goffmanienne, quel que soit le niveau auquel elle s'exerce. Son pragmatisme trouve ainsi le "biais", la "ligne de fuite" qui le fait dévier vers l'abstraction idéalisante. Cette difficulté est directement corrélée à la spatialisation insistante du monde goffmanien. L'espace et les places de l'interaction peuvent donner lieu à une combinatoire sans fin. Les images utilisées aux fins de démonstration : jeu d'échec, théâtre, masque et "face", permettent de manier des "figures" (8) et des "positions", d'opérer déplacements, substitutions et transformations.

Pourtant, les ouvrages de Goffman sont habités, peuplés : les gens sont *là*, semble-t-il, s'agitant sous nos yeux. Le déploiement visuel de la "scène" et des "acteurs" investit notre imaginaire comme une réplique de la vie, d'autant plus facilement que Goffman sait truffer son univers d'épisodes variés, images vives du quotidien et de l'humble humanité de tous les jours. Mais l'importance immense accordée à *l'espace* et à la présence en situation des acteurs nous fait oublier l'escamotage de l'autre dimension de la réalité : le *temps*. Paramètre beaucoup plus impalpable, mais non moins essentiel. Goffman ne le prend en compte que comme constituant du langage et de la communication, lorsqu'il envisage les

problèmes de séquentialité de la parole (paires adjacentes, formats d'échange, tours de parole). Mais sa définition de l'action et de l'acteur l'évacue complètement.

Sans le temps, il y aura peut-être encore des actions, mais par quel élément moteur seront-elles impulsées, selon quel flux seront-elles orientées, si les acteurs n'ont pas d'*histoire* ? La notion de transformation, utilisée dans F.A., ne peut fonctionner que de manière structurale, selon le modèle générativiste. Il manque ici une théorie de la praxis, reliée dialectiquement au réel et permettant de le transformer.

Les effets en chaîne provoqués par ce manque sont nombreux. Ainsi, l'absence d'articulation entre sa description micro-sociologique et la description macro-sociologique, prenant en compte les problèmes de stratification sociale, d'organisation sociale, a souvent été reprochée à Goffman. Il s'en est défendu en prétendant que l'étude de l'interaction en tant que telle était une discipline de plein droit (ce qui est circulaire), et en ajoutant que, de toute manière, les gens sont terriblement passifs, reproduisant et confirmant par leurs pratiques l'ordre social, même s'ils sont broyés par lui (cf. l'introduction de F.A.). En un sens, l'obstination à s'en tenir à l'"ici" de la scène sociale est un choix d'ordre spatial. Mais c'est aussi un refus du temps, car cette segmentation opère des "arrêts sur image" dans la vie des sujets ; et on ne connaîtra jamais la suite du film. Si l'on replace ces saynètes dans la société où elles prennent naissance, il n'est pas difficile de voir que le refus de prendre en compte l'*histoire* d'un acteur social se transpose en refus de l'*Histoire* comme étude des changements sociaux. Cela dit, la difficulté d'articuler le micro-sociologique aux ensembles sociaux plus vaste est, effectivement, considérable.

Un texte de Goffman (écrit en 1982, pour être lu devant l'American Sociological Association, et publié après sa mort, en 1983) : "L'ordre de l'interaction" (9), mérite un sort à part. Le sociologue y tente, pour la première fois à ma connaissance, de jeter un pont entre le niveau de l'interaction, et les phénomènes macro-sociologiques. Il n'est pas possible de résumer cette réflexion en quelques lignes. Y. Winkin (10) voit une certaine continuité entre "L'ordre de l'interaction" et le projet de la thèse, qui "se terminait sur une conceptualisation de l'ordre de l'interaction comme ordre social au niveau de l'interaction. Son texte, ajoute-t-il, reprend et amplifie ses propositions de 1953". Cette cohérence me paraît reconstruite après coup. L'introduction de préoccupations macro-

sociologiques dans l'étude de l'interaction n'est pas une amplification des perspectives antérieures de Goffman, mais un changement de position, un déplacement du projet théorique. Il est dommage que la mort prématurée du chercheur n'ait pas permis de lui donner corps.

2 - A LA RENCONTRE DE L'AUTRE : APPROCHE ET DISTANCE DE RESPECT

2.1 - L'espace du rituel :

Les termes de "rite" et de "cérémonial" sont parmi les mots-clés de Goffman lorsqu'il étudie les face à face. L'espace d'interaction peut en effet être défini comme un lieu d'échanges symboliques, les biens échangés consistant en conduites d'approche ou marques de distance. Deux écrits : **Les Rites d'Interaction** (1964), et **Relations en Public** (1971), donnent un développement particulier à cette définition, mais on la retrouvera constamment présente dans la pensée goffmanienne : jusque dans ses dernières publications, le sociologue continue à renvoyer à ses analyses antérieures, et on le voit faire appel aux rituels de contact et d'accès jusque dans **Façons de Parler** (1981) et **L'Ordre de l'Interaction** (1982).

La définition repose sur une vue en dynamique des relations entre protagonistes : il s'agit non de positionnements fixes, mais d'orientations impulsées par un double mouvement : élan vers l'autre, corrigé par un mouvement inverse : repliement, ou maintien à distance de l'autre. La dynamique se manifeste ailleurs encore : ces mouvements sont corrélés, et marqués d'interdépendance. Chaque participant des rencontres sociales est en situation d'attente et de complémentarité, par rapport aux autres participants. Ces relations de réciprocité, où le don entraîne le contre-don, définissent l'*échange symbolique*, tel que l'a décrit Marcel Mauss (*Essai sur le Don*). Mais Goffman s'inspire essentiellement dans ses analyses d'E. Durkheim, dont l'influence restera constamment présente dans son oeuvre. Empruntant des concepts élaborés par leurs auteurs en vue de l'étude des sociétés archaïques, il démontre que ces schémas anthropologiques demeurent valides lorsqu'ils sont étendus à l'étude des comportements sociaux de la *middle class* américaine.

Dans son étude sur **Les Formes élémentaires de la Vie religieuse**, Durkheim avait distingué *rites positifs* et *rites négatifs*. Les premiers signifient "obligation" (de

don), d'où hommage, offrande, et mouvement d'approche de l'offrant vers le bénéficiaire. Les seconds signifient "interdiction", maintien de la distance de respect, écart : c'est l'espace sacré du dieu, circonscrit par une frontière que les fidèles ne peuvent franchir. *"Manquer à un rite positif est un affront ; à un rite négatif, une violation"* (11). Goffman va extrapoler à la vie profane cette analyse.

L'espace de l'interaction face à face est soumis à des règles prescrivant "ce qu'il faut faire" et "ce qu'il ne faut pas faire" : il ne s'agit pas de lois d'ordre moral ou juridique : on est dans le registre des convenances, de la "politesse" ou du "tact". Les règles rendent visibles, par leur accomplissement même, la socialisation des individus, leur adhésion à un pacte de non-agression, et leur participation aux représentations du groupe.

Les rituels et les problèmes de territorialité sont aussi du ressort des éthologues, et Goffman s'inspire également de ces travaux. Les modèles comportementaux des espèces animales intègrent divers types de distances : distance sociale, distance personnelle, distance de fuite, enfin distance critique : si ce "seuil" est franchi, l'animal, au lieu de fuir, attaquera (travaux de Hediger (12)). Mais il s'agit de seuils rigides pour une espèce donnée, et de comportements fossilisés, alors que dans l'espace humain, les divers types de distance sont soumis à des variations culturelles, comme l'a illustré E.T. Hall dans *La Dimension cachée*.

Ainsi, l'espace de l'interaction est à la fois représenté en termes anthropologiques et en termes éthologiques. Le "cérémonial" célèbre et spectacularise l'ordre social dans un espace humanisé, où les conduites profanes suivent les voies du sacré (13). La "parade", les "rites de contact", les "signes d'alarme" donnés par les sens en alerte lorsqu'une agression s'annonce, replacent l'homme comme mammifère dans son Umwelt, dans sa "niche écologique" (14). La peur n'est pas loin : peur instinctive, peur sacrée aussi. Les êtres sont "vulnérables". De la vulnérabilité, mot cher à Goffman, il sera question plus loin, lorsque nous tenterons d'aborder le "self", le sujet derrière ses carapaces et ses façades.

Dans *Les Rites d'Interaction* (1964) est présentée la théorie de la "face", inspirée du code de politesse de la Chine ("Perdre la face ou faire bonne figure ?"). Pour garder la face, il ne s'agit pas tant de "défendre" son image sociale que de la voir reconnue par les autres acteurs en présence : on voit apparaître là l'interdépendance et la complémentarité des protagonistes, dont je parlais plus

haut. Cette analyse se précise dans "La tenue et la déférence" : un individu ne peut revendiquer directement la reconnaissance de sa "bonne tenue". Même s'il constate qu'on est tout prêt à lui attribuer ce label, il doit attendre qu'on veuille bien le lui décerner, et vice versa pour ceux qui sont en face de lui ... Ce système d'échange symbolique crée des "attentes cérémonielles" réciproques :

"Même s'il est vrai que l'individu détient un moi unique et qui n'appartient qu'à lui, le signe de cette possession est entièrement le produit d'un labeur cérémoniel collectif : la partie que sa bonne tenue exprime n'est pas plus significative que celle que les autres lui renvoient par la déférence qu'ils lui manifestent."

L'organisation spatiale du cérémonial apparaît clairement lorsque Goffman distingue deux rites de déférence : les rites de présentation ("salutations, invitations, compliments et menus services"), qui signifient : orientation vers les autres, relation, et les rites d'évitement, marquant le respect dû à l'espace privé et inviolable d'autrui. De même, dans **Les Relations en Public**, "Les territoires du moi" sont énumérés comme autant de "réserves" du sujet : "l'espace personnel", "la place", "le tour", mais aussi bien "les réserves d'information" et "les domaines réservés de la conversation" sont les possessions, l'"enceinte sacrée" de l'individu. Toute invasion territoriale (prendre à quelqu'un son tour, s'immiscer dans ses affaires, dans sa conversation) est une offense.

L'analyse conversationnelle des "échanges confirmatifs" et des "échanges réparateurs" recoupe cette analyse des rituels positifs et négatifs. Les "échanges confirmatifs" reposent sur des prestations et contre-prestations : une offrande rituelle (comme la salutation) déclenche en retour une autre offrande rituelle :

"- Bonjour !

- Bonjour !"

Ces routines de conversation renforcent le pôle relationnel, la pulsion sociale vers l'autre.

Les "échanges réparateurs" sont là pour porter remède aux manquements et aux violations : le manquement contrevient aux rites positifs (refus de la relation : par exemple, omettre de s'enquérir de la santé et des affaires d'un ami que l'on retrouve après une absence prolongée). La violation contrevient aux rites négatifs (non respect de la distance, invasion territoriale : par exemple, entrer en contact avec un inconnu sans raison valable au regard des conventions sociales).

2.2 - Discussion

2.2.1 - "Effets durkheimiens"

Durkheim - qui a fourni, on l'a vu, les concepts de base de cette réflexion sur les conduites rituelles - trace une image rigide et déterministe de l'ordre social, comme ensemble de représentations "immatérielles" qui viennent se "concrétiser" dans les pratiques cérémonielles, pratiques ayant précisément pour fonction de donner à voir et de perpétuer les croyances. La représentation est circulaire, et ne laisse aucune échappée aux transformations sociales. Goffman a surmonté, peut-on dire, les pesanteurs de son modèle, mais bien tardivement : il faut attendre "L'ordre de l'interaction" (1982) (15) pour lui voir discuter (avec son humour piquant), les "effets durkheimiens" :

"Vous connaissez tous la litanie (...) A travers le costume, le geste, la mise en situation des corps, nous pouvons décrire et représenter un ensemble hétérogène de choses immatérielles, partageant ainsi la certitude qu'elles ont un sens pour nos vies et ne sont pas des ombres : événements marquants du passé, croyances cosmologiques (...) et, bien sûr, relations sociales et structures les plus larges. Ces concrétisations constituent le point central des cérémonies (...) et sont censées permettre aux participants d'affirmer leur affiliation et leur attachement à leur collectivité et revivre leurs croyances profondes".

Ayant pris cette distance critique, Goffman propose de distinguer entre les "cérémonies", "actes complexes", institutionnalisés, impliquant un nombre souvent important de participants, et "les rituels de contact", ces expressions brèves et superficielles qui accompagnent incidemment - au passage, en quelque sorte - les actions quotidiennes et qui n'impliquent en général que deux individus". La spécificité du face à face est ainsi dégagée, à côté des occasions sociales plus vastes et plus officielles. Les termes de "rite" et de "cérémonial", qui avaient jusque là fonctionné comme équivalents, se dissocient.

Ces considérations s'insèrent dans un projet plus vaste qui a déjà été évoqué en 1 : tenter de savoir quel type de relation existe entre espace de l'interaction et structures sociales.

2.2.2 - Et pourtant ...

Pourtant, l'analyse de Durkheim, dépouillée de ses "effets" déterministes, garde sa puissance explicative, car à travers le double mouvement :

expansion-rétraction, on retrouve une dimension primordiale de l'espace humain (16). Le couple expansion-rétraction symbolise les deux pulsions contradictoires : relation et rejet. Bien entendu, avec "pulsion" j'introduis un terme étranger à Goffman : non pas étranger à sa connaissance, car il a lu Freud et cite assez souvent les observations cliniques de la psychanalyse, mais étranger à ses formulations. Cependant, on est bien ici dans l'*ambivalence* (17). Cette formule de Durkheim d'abord :

"La personnalité humaine est chose sacrée ; on n'ose la violer, on se tient à distance de l'enceinte de la personne, en même temps que le bien par excellence, c'est la communion avec autrui." (18).

Et, en écho, Goffman, dans "Les territoires du moi" :

"... Si deux individus veulent se réunir par quelque lien social que ce soit, il faut bien qu'ils renoncent pour cela à quelques-unes des limites et des barrières qui les séparent ordinairement. En effet, le fait d'avoir renoncé à ces séparations est le symbole central et la substance de la relation, de même que l'acte d'y renoncer pour la première fois est la marque centrale de la formation de la relation. En conséquence, on peut généralement considérer une offense territoriale comme un acte qui présume d'une relation."

Ou mieux encore, dans "L'ordre de l'interaction" :

"Nos vulnérabilités rituelles sont aussi nos ressources rituelles."

"Vulnérabilité" : mot goffmanien par excellence, dont on voit qu'il est "sur le fil", entre positif et négatif, entre gain et perte.

3 - LA FACE ET SON REVERS : UNE CONSTRUCTION PROBLEMATIQUE

3.1 - Les protections du self :

Que de coquilles, d'enveloppes, de masques, de feintes et de distances protectrices, pour abriter la vulnérabilité du self ...

Le "masque", la "face", la "tenue" sont autant d'"images présentables" derrières lesquelles les interactants se protègent dans les échanges sociaux. Leur problème est de se construire un moi social acceptable, installé dans une relative stabilité, et ratifié par les co-participants de l'échange. Foin de l'authenticité ! La sécurité est dans les images convenues, voire dans les clichés. Les "ressources" les plus "sûres" ne sont-elles pas les conversations sur le temps qu'il fait, et autres

banalités, ou le repli sur soi que permettent les activités routinières (tricoter, fumer la pipe) (19) ? Ce résumé, quelque peu abrupt, n'est cependant pas infidèle. Goffman voit dans l'interaction une négociation des apparences. Pour rendre son image acceptable, rassurante, il faut spectaculariser sa conduite, la rendre compréhensible aux témoins : tel se frappe ostensiblement le front pour indiquer qu'il a oublié quelque chose et que la brusque volte-face qu'il opère sur son parcours est justifiée, normale ... Ou se marmonne à soi-même une explication, dans un faux soliloque destiné à être "capté". Les "gestes à la cantonnade" communiquent à la place de, en parallèle avec, et parfois aussi en contradiction avec le message verbal : une hôtesse en conversation animée avec un client irascible garde au cours de l'échange un indéfectible sourire, symbole de son amabilité, rivé sur son visage. Dans les interactions tendues, les images projetées se dédoublent. Les "transfixes" corporels, comme le sourire de l'hôtesse, tentent de maintenir une image sociale présentable, tandis que le reste se dégrade. L'expression corporelle permet à l'interactant de se "couper en deux", selon une formule répétée de Goffman : une partie corrige l'autre, ou juge l'autre (celui qui se frappe le front s'accuse de distraction). Ici, on s'aperçoit combien un moi de convention est voué à devenir un moi spectacularisé, théâtral, clivé par le regard social.

Yves Winkin (20) jette, avec clairvoyance me semble-t-il, un pont entre l'oeuvre du sociologue et son histoire personnelle, sa situation d'"acteur en transit", "hanté par le regard des autres", selon la formule que Pierre Bourdieu applique à la classe moyenne. Ce décentrage du regard permet d'expliquer la vision constamment en extériorité et en surface que Goffman pose sur les protagonistes de l'interaction : au-delà des masques, il n'y a rien. Ou plutôt si, une instance, jamais définie clairement, mais qui va être tantôt présente, investie dans son rôle social : c'est l'"engagement" (involvement) ; tantôt absente, refusant de, ou n'étant pas capable d'endosser le rôle : c'est le "détachement", décrit dans *Les Rites d'Interaction*, ou le "désengagement", décrit dans *Frame Analysis*.

3.2 - L'engagement

3.1.2 - Définitions :

Le concept d'engagement est d'importance majeure dans la théorisation de l'interaction proposée par Goffman. Entre engagement et

détachement, il y a un continuum permettant de moduler toutes positions intermédiaires : écoute polie, bavardage stéréotypé, attention marginale ... L'engagement maximal crée le trouble par manque de contrôle, le détachement (repli sur soi, sur l'interaction) laisse l'échange languir et s'étioler.

Dans *Behavior in Public Places* (chap. III) l'étude de "l'engagement au sein de la situation" d'interaction s'appuie sur une observation du "dialecte corporel" (body gloss). Les attitudes physiques sont un indicateur du degré d'implication des acteurs sociaux. Postures, mimiques et gestes, conventionnalisés selon les cultures, se doivent de manifester l'engagement, même si celui-ci n'est pas effectif : toujours la gestion des apparences ... La difficulté de manipulation du dialecte corporel est qu'il demeure largement inconscient, alors qu'il est constamment vu et interprété par les autres protagonistes. Puisqu'"il est impossible de ne rien dire" (si les lèvres restent closes, le corps "parle"), le mieux est de dissimuler son attitude inadéquate ou socialement inconvenante par des "paravents", des "boucliers" (involvement shields), paravents fixes comme les pièces à usage privé où l'on peut s'isoler (salle de bains, chambre à coucher), ou paravents portatifs : un journal, une main qu'on interpose pour cacher un bâillement.

Goffman, dans son interprétation personnelle de l'engagement, s'appuie sur l'étude anthropologique de G. Bateson et M. Mead, *Balinese Character* (1942). Bateson et Mead analysent des photographies d'interactions adulte-enfant à Bali. Par son attitude, la mère excite d'abord l'enfant à l'effusion, mais au moment où celui-ci répond à son invite en s'élançant vers elle, elle rompt aussitôt la communication et devient totalement indifférente (son regard fuit, elle entame une conversation avec un adulte ...). Le modèle culturel balinais tend à éviter les situations émotionnelles paroxystiques, par des techniques d'évitement qui coupent court au crescendo des affects (amour ou agressivité). On reconnaît ici à l'oeuvre le schéma approche-distance déjà rencontré dans les rituels de contact. Lorsque le schéma s'applique à la relation interpersonnelle, ce n'est rien autre que le *fort-da* freudien. La mère balinaise est alternativement *ici* et *ailleurs*, présente et absente à la relation avec l'enfant. Goffman met à profit ces observations lorsqu'il étudie les problèmes d'engagement dans la situation, comme : la distance au rôle, ou les conduites dissociées qui permettent, au nom de l'activité officiellement en cours, de rejeter "hors-cadre", et de nier, ce qui entre en contradiction avec celle-ci (cf. ci-dessous 3.2.2.).

Frame Analysis propose une définition de l'engagement (p. 345-346) dont j'extrais les passages les plus significatifs :

"Au cours de toute activité, les participants se feront ordinairement une idée, non seulement du sens de ce qui est en train de se passer, mais aussi (dans une certaine mesure), ils se sentiront spontanément impliqués, pris dans le mouvement, captivés (...).

"L'engagement est un processus psychobiologique dans lequel le sujet devient en partie inconscient de ses affects et de son orientation cognitive. C'est ce que signifie l'implication. Il s'ensuit que, si un foyer particulier d'attention doit être maintenu, il ne peut l'être intentionnellement (pas entièrement du moins), puisque une telle intention introduirait un foyer d'attention nouveau, consistant justement à faire attention (...) Une identification dans l'ensemble correcte de l'activité à laquelle nous participons n'est souvent pas suffisante. Par exemple, en tant qu'Européen, un individu peut savoir que le morceau qui est en cours d'interprétation est de la musique indienne - il peut même savoir que c'est un sitar et un tabla qui sont en train de jouer - et cependant être, et montrer à l'évidence qu'il est, mal à l'aise et en dehors du monde qu'une véritable écoute aurait dû lui permettre de pénétrer. Il ne peut pas suivre, il ne peut entrer dans la musique ; d'où cette contradiction déplaisante : être exclu d'une expérience, tout en y étant inclus."

On le voit, il s'agit d'implication et non d'investissement des pulsions libidinales, malgré l'allusion aux affects et à l'inconscience du processus. L'engagement, c'est être "entraîné" dans un "monde", grâce à une compétence sociale et culturelle qui concourt au "cadrage" de l'expérience. C'est ce qui permet d'"être au fait", d'entrer de manière adéquate dans une chaîne d'actes et de représentations.

L'adhésion au rôle imparti par la situation - en particulier lorsqu'il s'agit de maintenir un rôle formel - peut se rompre brusquement, en raison d'un incident qui met en cause le bien-fondé de cette prestation, ou en raison de l'acteur à qui ce rôle est proposé, et qui ne se sent pas fait pour l'endosser : c'est le fou rire, la colère, ou la peur qui fait sortir l'intéressé de ses gonds. Le cadre est rompu par un brutal désengagement (à ne pas confondre avec le détachement). Ici encore, Goffman parle de "vulnérabilité" ... des situations et de leurs définitions. Mais ne vaudrait-il pas mieux évoquer la vulnérabilité des sujets qui y sont confrontés ? Il cite (p. 352) le cas des jeunes zonards qui, lorsqu'ils sont élus à une charge (président, secrétaire), trouvent tout à fait impossible de "garder leur sérieux" : "to

keep a *straight face*". Revoici donc la "face", et le problème de la "tenue", mais pris "à rebrousse poil"... Occasion de se demander si certains peuvent s'offrir le luxe d'une "face" défendable sur le marché social, hors du groupe des marginaux qui sont leurs pairs ? La réponse est évidente. Le rituel des "apparences normales" ne peut inclure que ceux qui sont suffisamment près de la norme.

3.2.2 - Engagement, inattention, inconscience

C'est également à travers la notion d'"engagement" que Goffman aborde ce qu'il appelle "l'activité hors-cadre" (F.A., chap. 7). Au cours de ces échanges sociaux, un individu est susceptible de "suivre plusieurs pistes" (*tracks*) à la fois. La modulation de son engagement, et le degré d'attention qu'il voue à chacune de ces pistes, vont lui permettre de sélectionner une "piste principale" (*main track*), où il place l'activité à laquelle il désire officiellement se consacrer, et de rejeter dans des "pistes subordonnées" les autres activités.

Une première piste subordonnée, la "piste d'inattention" (*disattend track*) prend en charge ce que l'acteur considère si l'on peut dire comme hors sujet, n'ayant pas d'importance et ne méritant pas un regard. Parmi les exemples donnés, on trouve la discipline et la mortification monastique ("perinde ac cadaver" ...), la discipline militaire, qui fait qu'une sentinelle à son poste ne bougera pas, même si elle vient à subir quelque blessure. Un orateur politique interpellé par un contradicteur continue comme si de rien n'était son discours. Goffman reproduit aussi un article de journal ("San Francisco Chronicle") relatant une cérémonie en février 1966 à Pékin, en l'honneur de Kwame Nkrumah, président du Ghana. Les circonstances sont spéciales : celui-ci vient d'être démis de ses fonctions par un coup d'état militaire, au cours de la nuit précédente. Mais comme il affecte d'ignorer officiellement sa situation, ses hôtes en font autant, et les cérémonies officielles prévues se déroulent, dans une atmosphère froidement polie cependant et quelque peu irréaliste.

Deuxième piste subordonnée, la "piste de guidage" (*directional track*) prend en charge les "signaux directionnels" qui permettent au protagoniste de "*réguler, lier, articuler (son action) et de définir les diverses composantes et phases de celle-ci*". Cette section de l'analyse, particulièrement intéressante à mes yeux, concerne, par les illustrations choisies, essentiellement l'activité linguistique. Les "signaux directionnels" comprennent les "connecteurs" (au sens de Goffman), formules destinées à repérer qui parle dans une situation de parole donnée (identification

au téléphone, et à l'écrit, dans le roman, avec le système des incises : "dit-elle", "répondit-il"). Ce sont aussi les "régulateurs", petits signes accompagnant en "arrière-plan" (*back channel*) la réplique d'un locuteur, et destinés à l'encourager à poursuivre ("hm hm"), à répéter, réélaborer ... De telles ponctuations ne constituent pas un tour de parole, et fonctionnent en parallèle à l'activité "principale" de parole. Ces petites marques, souligne Goffman, illustrent parfaitement le caractère spécial de la "piste de guidage" : elle est faite pour être oubliée, bien que ce soit elle qui organise de manière précise ce à quoi on prête attention ... Ce que la praxématique nomme "mise en inconscience des opérations linguistiques" trouve là une illustration particulièrement claire. Publiées en 1974, ces remarques montrent un regard averti et original pour son temps. Elles auront leur prolongement dans *Façons de Parler* (1981).

A travers les deux "pistes subordonnées" citées en exemple, Goffman aborde deux types de problème très différents. La mise en inconscience des procédures de "guidage" met en oeuvre un processus économique, permettant au langage d'alléger ses tâches. Le rejet vers l'"inattention" constitue une conduite de censure et de dissociation, favorisée par le dressage social, ou par l'apprentissage professionnel, mais qui ne permet en aucune façon d'"effacer" l'aspect contradictoire et tendu des diverses situations. Jouant sur la fragmentation du self, la piste d'inattention permet d'être à la fois ici et ailleurs (21).

Le "self", dissimulé derrière sa façade ou jouant subtilement de son engagement et de son détachement, dispose donc déjà d'un jeu important de stratégies de protection.

Mais la dernière touche va être apportée, toujours dans F.A., puis dans *Façons de Parler*, par la mise en place d'une théorie polyphonique.

3.3 - La théorie polyphonique de Goffman

Je rendrai compte brièvement de la première version proposée dans F.A. (chap. 13, "The frame analysis of talk"), pour m'arrêter aux formulations de *Façons de Parler* ("La position" et "La conférence"). S'appuyant sur la problématique du discours rapporté et citant Bakhtine-Volochinov, Goffman montre que le terme de "locuteur" est tout à fait insuffisant pour rendre compte des enchâssements des discours cités dans les textes ou paroles qui les rapportent. Cette constatation, pure évidence aujourd'hui, doit être, encore une fois,

rapportée à son époque de publication : 1974. A partir de ce raisonnement qui montre les instances énonciatrices et locutrices comme un jeu de "poupées russes" s'emboîtant les unes dans les autres, Goffman organise sa "distribution des rôles". La version la plus récente (F.P.) se présente sous la forme suivante :

- l'*auteur* élabore les paroles,
- l'*animateur* les extériorise en leur prêtant sa voix,
- le *responsable* les prend en charge,
- la *figure* est la forme linguistique ("Je") représentant un locuteur dans l'énoncé.

Ces différentes facettes, par la fragmentation qu'elles permettent, offrent une nouvelle ressource pour le locuteur : il a la possibilité de "se séparer des figures qu'il anime" (F.A., p. 542). Cette stratégie est distinguée de celle qui se fonde sur l'opposition engagement/détachement et sur la prise de responsabilité. L'argument de Goffman est que les jeux de dissociation de type polyphonique appartiennent à l'ordre de la mimesis : les figures sont donc censées être les marionnettes de celui qui les manie. Bien entendu, l'instance manipulatrice n'est pas plus définie que celle qui tout à l'heure s'engageait ou se désengageait. Le problème de l'engagement est donc séparé du fonctionnement polyphonique. L'enchâssement et la dissociation des figures devient une commodité structurelle, et non une image des contradictions et clivages du sujet.

"La position" ("Footing", in F.P.) reprend les analyses polyphoniques de F.A., mais le texte plus récent intègre davantage la dimension de l'oral. Goffman cherche à détecter les "recadrages" comme "changements de position", détectables à travers les infléchissements du contour intonatif, le débit, l'intensité de la voix des locuteurs, le modèle de départ de la réflexion étant les observations de J. Gumperz sur les phénomènes de permutation des codes (code-switching).

S'appuyant sur les cas où "Je" est locuteur de discours rapporté, Goffman nie à la forme linguistique son pouvoir de définir un sujet en tant qu'Ego, ainsi que son rôle de critère de réalité, jetant un pont entre langage et réel (22). C'est que pour lui, "Je" est fondamentalement une *figure d'énoncé*. Ayant reconnu l'existence des emplois où les diverses instances polyphoniques se fondent en une seule, l'énonciateur-locuteur, il ajoute :

"Cela dit, beaucoup d'énonciations ne sont pas ainsi construites. Il se passe plutôt qu'en tant que locuteurs nous nous faisons représenter par les offices d'un pronom personnel, "je" le plus souvent, si bien que c'est une figure - dans un énoncé -

qui sert dès lors d'agent, de protagoniste dans une scène décrite, de "personnage" dans une anecdote - bref, quelqu'un qui appartient tous comptes faits au monde dont on parle, non au monde dans lequel on parle". (F.P., "La position" - c'est moi qui souligne la dernière formule).

Ainsi, le sujet goffmanien a trouvé le dernier de ses masques, et perdu sa dernière (et meilleure) occasion d'ancrage. Satisfait d'avoir ainsi jeté les amarres, le sociologue ajoute : *"Une étonnante souplesse devient alors possible. Souplesse, ou dérive ?*

Les outils conceptuels que Goffman a mis en place pour identifier les postures et stratégies des instances de l'interaction conduisent à l'émiettement. La possibilité de véritables présences humaines dans l'"ici" du face à face devient même problématique, si l'on s'en tient à la lettre théorique de ses ouvrages. La réconciliation avec la vie a lieu autour des nombreuses et vivantes anecdotes dont le sociologue se fait l'écho, mais le self demeure impénétrable au-delà de ses masques démultipliés : devant ces faces et ces "idoles" humaines obstinément murées, peut-être n'est-il pas exagéré d'exprimer ce "sentiment d'inquiétante étrangeté", que pourtant les masques étaient là pour conjurer ?

3.4 - Les pièges de l'authenticité

Une importante mise au point est à présent nécessaire. Tout d'abord, pour rendre justice à la position théorique de Goffman et aux outils d'analyse qu'il a élaborés. Ensuite, pour éviter d'ouvrir la bonde, sous l'invocation vague de l'"authenticité du sujet", à un flot de stéréotypes. Car il y a nombre de pièges dans certaines acceptions de la "subjectivité" : objet d'introspection morose et sans ancrage, ou rêve optimiste d'authenticité, expression spontanéiste du désir ou de l'"initiative". Ce type de "sujet" est la retombée idéologique de la conception de l'individu dans le libéralisme économique. Ce qui nous ramène au projet de Goffman. Goffman, passionné de livres sur les "bonnes manières" et l'étiquette. Goffman, l'homme de la *middle class* en mal d'intégration. Car, on le sait bien, pour les faibles, c'est la loi qui délivre, et c'est la liberté qui asservit. En définissant les règles et rituels de l'échange social, Goffman écrit le vademecum du sujet en situation précaire, son "mode d'emploi" de l'interaction quotidienne.

Il lui manque à coup sûr une théorie du sujet psycho-social, et pour cette raison, il demeure dans son système explicatif de l'interaction un "point aveugle".

La face a beaucoup à voir avec la norme sociale, et tous les interactants n'y ont pas un accès égal. Il serait donc nécessaire d'étudier les positionnements des sujets, par rapport à ce compromis de travail qu'ils construisent dans l'interaction, et non pas seulement des positions.

Cependant, la "face", la "tenue", le "masque", quel que soit le nom que l'on donne à cette instance de l'interaction, demeure un apport considérable : un apport à l'analyse des interactions ; un apport aussi à une théorie du sujet confronté à son image sociale. Il est en effet indispensable qu'un individu accède à une face, faute de quoi son self risque de devenir totalement volatil. La construction du sujet est aussi cette négociation avec l'image qu'il projette de lui-même. La difficulté n'est donc pas l'existence de la face, mais la perte du lien dialectique entre le sujet et sa face. La dynamique des échanges sociaux dessinée par Goffman est une dynamique circulaire, faute d'un "point d'impulsion", d'une origine.

La société, on l'a souvent observé, fonctionne un peu comme "l'institution totale" décrite dans *Asiles* : même si elle offre quelques niches et refuges, elle produit de l'exclusion. Ce portrait de lui-même, convenu et sans aspérité que chaque interactant bâtit en coopération avec ses "complices" dans l'interaction, lui évite de se faire remarquer dans le comportement groupal, de déclencher l'"alarme", le "signal d'alerte" : les "apparences normales" sont respectées.

Passer inaperçu, pour être accepté. Car tomber sous le regard social, c'est s'exposer au jeu de bascule incertain entre survalorisation et dévalorisation : sorte de "banco" de l'image sociale. Les individus sont soumis à la même loi de valeur que les caractéristiques linguistiques sujettes à la variation, que Labov a étudiées (24). C'est pourquoi, comme le remarque Goffman, les modifications brusques de la face, même favorables, sont dangereuses : soudaine amélioration du statut, par exemple, qui projette une nouvelle image de l'acteur, à laquelle les autres protagonistes n'ont pas eu le temps de s'habituer. Le compliment (survalorisation) est donc proche de l'offense (dévalorisation) : "la Roche Tarpéienne est près du Capitole" (25).

Ainsi, faute de pouvoir se constituer une image à son propre usage (un "moi pour moi"), l'acteur goffmanien est remarquablement apte à se construire un moi pour les autres. Dût son identifié en souffrir.

"Par sa tenue, l'individu crée une image de lui-même, mais une image qui, à proprement parler, n'est pas faite pour qu'il la contemple (25)."

Pourquoi, en définitive, cette "anthropologie de l'espace goffmanien" ?

Une telle réflexion, proposée par une linguiste qui travaille actuellement sur espace et oralité, a paru utile, pour tenter de situer le point où une théorie trouve son lien avec le réel. L'univers de Goffman - car c'est bien un univers, et fascinant : univers de pensée, univers d'images aussi - est tout entier construit autour d'un lieu, *l'ici* de l'interaction, et autour d'un paramètre de construction du réel, *l'espace*. La construction de la réalité quotidienne ainsi représentée trouve là à la fois son point d'ancrage et sa limite. Comme au théâtre, ces scènes sont hors du temps vécu, hors de l'histoire de vie, hors des sujets.

La linguistique praxématique a fourni le cadre théorique de cette réflexion. En se fondant sur les observations de la psychanalyse, la praxématique représente l'espace du sujet comme un *fort-da*, un jeu entre *l'ici* et *l'ailleurs*. *L'ici* de la personne est le "*je*", dont la forme d'emploi fondamentale réunit le rôle d'énonciateur et de locuteur, pour constituer le point d'ancrage du langage dans le réel, sous la caution du sujet qui l'énonce. En s'appuyant sur une théorie de la praxis, on reconnaît le lien qui unit dialectiquement l'homme au monde qui l'entoure : ce lien est à la fois de l'ordre de *l'espace* - l'homme dans son Umwelt - et de l'ordre du *temps* - l'homme dans son histoire.

C'est à travers cette optique que le présent article a proposé de substituer à une théorie de l'action une théorie de la *praxis*, et de redonner place à un *sujet* capable de constituer le point-origine à partir duquel l'action est impulsée et orientée (26). Ces propositions ne sont pas la répétition d'une "doxa" purement théoricienne, mais sont reliées à une expérience : celle de l'étude du quotidien et des discours qui s'y construisent. Les travaux du groupe de praxématique sur l'oral conversationnel, s'ils poursuivent plusieurs thématiques distinctes (construction du sujet dans les marques de personne, production de récit, expression de l'espace), se rejoignent unanimement sur un point : tous nos "enquêtés" tentent de construire dans leur parole leur trajet *personnel* et leur *histoire*. Au-delà des "engagements", il y a des investissements.

Pour tous ceux qui travaillent sur la quotidienneté, l'oeuvre de Goffman est une formidable source d'observations et d'analyses. Cette lecture, dans sa dimension critique, se voulait application du principe si bien dégagé par le sociologue : aborder quelqu'un constitue toujours une offense territoriale ; mais c'est le prix à payer pour l'établissement de la relation. Ce rituel d'approche marque, dans l'intention de son auteur, une admiration véritable.

NOTES

- (1) E. Goffman, **Les Rites d'Interaction**.
- (2) Y. Winkin, **Les Moments et leurs Hommes**.
- (3) Pour la définition du mouvement, cf. "Répliques et réponses", et "La Condition de Félicité", in **Façons de Parler**.
- (4) Charles Goodwin, parmi les disciples de Goffman, étudie le rôle du regard dans l'organisation de la conversation. Cf. **Conversational Organisation between Speakers and Hearers**, Academic Press, 1981. On peut lire également C. Goodwin, "La référence exophorique comme procédé interactif", **Cahiers de Praxématique** n° 9, 1987, Univ. P. Valéry, Montpellier. Goffman a contribué au développement de l'étude de la parole authentique (travaux sur la séquentialité des répliques, les phénomènes de politesse, rapport entre interaction et organisation des groupes). Cf. Majorie H. Goodwin, "L'enchâssement des récits dans des processus sociaux plus larges", **Cahiers de Praxématique** n° 11, 1988.
- (5) L'ouvrage n'est pas encore traduit en français.
- (6) A propos du concept praxématique de *logosphère*, cf. R. Lafont, **Le travail et la Langue**, I, 2 : "Langage et réalité".
- (7) Pour ces concepts proposés par la linguistique praxématique, cf. (ouvrage collectif) **Concepts de la Praxématique**, Univ. P. Valéry, Montpellier. La praxis de linguistique est l'utilisation seconde du langage à des fins métalinguistiques, et se distingue ainsi de la praxis linguistique. Bien entendu, action et praxis ne recouvrent pas les mêmes définitions. La praxis implique en particulier une relation dialectique entre l'homme et le réel qu'il tente de transformer par son action.
- (8) Les "figures" seront utilisées par Goffman (F.A., chap. 13) dans sa théorie polyphonique. Cf., dans cet article, 3 : "La face et son revers : une construction problématique".
- (9) "L'ordre de l'interaction", in **Les Moments et leurs Hommes** (Y. Winkin ed.).
- (10) p. 186, *ibid.*

- (11) E. Goffman, **Les Relations en Public**, p. 73. Dans cette partie de l'exposé, j'utilise particulièrement les textes suivants : 1°) Dans **Les Rites d'Interaction** : "Perdre la face ou faire bonne figure ?" et "La tenue et la déférence". 2°) Dans **Les Relations en Public** : "Les territoires du moi", "Les échanges confirmatifs", "Les échanges réparateurs", et plus marginalement "Les apparences normales". 3°) Dans **Façons de parler** : "Répliques et réponses". 4°) "L'ordre de l'interaction", texte reproduit dans **Les Moments et leurs Hommes**.
- (12) On trouvera une présentation synthétique des travaux de Hediger chez Edward T. Hall, **La dimension cachée**, 2, "Régulation de la distance chez les animaux".
- (13) "Bien des dieux ont été mis au rancart, mais l'individu demeure obstinément déité d'une importance considérable." ("La tenue et la déférence", **Rites d'Interaction**).
- (14) Pour les "signes d'alarme" et la peur de l'agression, je songe aux "Apparences normales" (**Relations en Public**).
- (15) Texte reproduit par Y. Winkin dans **Les Moments et leurs Hommes**.
- (16) Cf. à ce sujet R. Lafont, "Les particules directionnelles, ou l'aventure topologique de la langue", **Cahiers de Praxématique** n° 9, 1987.
- (17) *Ambivalence* : "Présence simultanée dans la relation à un même objet, de tendances, d'attitudes et de sentiments opposés, par excellence l'amour et la haine" (Laplanche et Pontalis, **Vocabulaire de la Psychanalyse**).
- (18) E. Durkheim, **Sociologie et Philosophie**, PUF, 1963, p. 51. Cité par Goffman dans "La tenue et la déférence" (**Les Rites d'Interaction**).
- (19) "Les ressources sûres", in **Les Moments et leurs Hommes**.
- (20) "Portrait du sociologue en jeune homme", in **Les Moments et leurs Hommes**, p. 72. Né au Canada de parents juifs ukrainiens, petits commerçants, parti à 23 ans pour les Etats-Unis afin d'y poursuivre ses études, il était, pour paraphraser le mot de Gide, bien difficile à Goffman de s'enraciner quelque part ... Y. Winkin propose aussi une explication intéressante des aptitudes étendues du sociologue à "saisir" visuellement une scène, placer les acteurs, repérer la complexité des actions et attitudes. Goffman a travaillé en 1943 (il avait donc 21 ans) au National Film Board, à Ottawa. Peut-être cette expérience a-t-elle contribué à fixer son intérêt pour l'image, le spectacle et pour l'*illusio*, aussi bien qu'à affiner son "coup d'oeil" dans la vision de choses quotidiennes.
- (21) Sartre aborde, à propos des conduites de mauvaise foi, le même type de problème : les jeux sur l'"en soi" et le "pour soi" permettent au sujet, tantôt de se replier sur lui-même, tantôt d'être ailleurs (**L'Etre et le Néant**).
- (22) Sur les positions de la praxématique concernant la théorie de la personne, cf. entre autres R. Lafont et F. Madray, "Le statut de la non-personne" **Revue des Langues Romanes**, 1975 ; R. Lafont, **Le Travail et la Langue**, chap. IV, "Le sujet et la représentation de l'espace". Flammarion, 1978 ; J.M. Barberis, F. Madray, "Ratages d'actualisation des temps et des personnes en production discursive orale", **Cahiers de Praxématique** n° 7, 1986.
- (23) W. Labov, "Les mécanismes du changement linguistique", **Sociolinguistique**, Minuit, 1976.

(24) A propos de survalorisation/dévalorisation en linguistique, cf. R. Lafont, **Le Travail et la Langue**, chap. III, 2.9 Le compliment a été étudié récemment par C. Kerbrat-Orecchioni, "La description des échanges en analyse conversationnelle : l'exemple du compliment", *DRLAV* n° 36-37, 1987, et par M. de Fornel, "Actes de langage et théorie du prototype", *Cahiers de Praxématique* n° 12, 1989.

(25) E. Goffman, "La tenue et la déférence", p. 69, in **Les Rites d'Interaction**.

(26) Il conviendrait de replacer cette discussion touchant au "sujet" dans un cadre plus vaste. En effet, il y a là un débat qui, au-delà de la personnalité de Goffman, vise la conception américaine du self. La pensée anglo-saxonne tend à objectiver l'image de l'individu, à l'inverse de la pensée européenne (française, allemande en particulier). Peut-être la première raison de ce fossé philosophique est-elle linguistique : le *self* est un "soi", non un "moi". Vision en extériorité chez les uns, vision égocentrée chez les autres. Il n'en demeure pas moins que Goffman, même replacé dans ce contexte de pensée, accorde un rôle particulièrement inexistant au self.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- E. GOFFMAN 1959 **Presentation of Self in Everiday Life**, trad. fr. **La Mise en Scène de la vie quotidienne**, tome 1, éd. de Minuit, 1973.
- 1961 **Asylums**, trad. fr. **Asiles**, éd. de Minuit, 1968.
- 1963 **Behavior in Public Places. Notes on the Social Organisation of Gatherings**, New York, The Free Press. Trad. fr. du chapitre III, "Engagement", in Y. Winkin (ed.), **la Nouvelle Communication**. (textes de Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Schefflen, Sigman, Watzlawick, avec une présentation d'Y. Winkin), coll. "Points", Seuil, 1981.
- 1964 **Interaction Ritual**, trad. fr. **Les Rites d'Interaction**, éd. de Minuit, 1974.
- 1971 **Relations in Public**, trad. fr. **La Mise en Scène de la vie quotidienne**, tome 2, éd. de Minuit, 1973.
- 1974 **Frame Analysis. An Essay on the Organisation of Experience**, Northeastern University Press.
- 1981 **Forms of Talk**, Univ. of Pennsylvania Press, Philadelphia, trad. fr. **Façons de Parler**, éd. de Minuit, 1987.
- 1988 **Les Moments et leurs Hommes**, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, Seuil-Minuit.

LENGAS
REVUE DE SOCIOLINGUISTIQUE
 13^e année - N° 26 - 1989

SOMMAIRE

LANGUES ET VALEURS

- Pierre DUMONT, Français, langues nationales et développement en Afrique noire francophone 9
- Koldo ZUAZO, Vingt ans de standardisation de la langue basque 25
- Yamina CHERRAD-BENCHEFRA, Les Algériens et leurs rapports avec les langues 45

LE TRAVAIL DE LA DIGLOSSIE FRANCO-OCCITANE (XVI^e-XIX^e siècles)

- Jean-Paul LAURENT, L'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) et la conversion des notaires à l'usage exclusif du français en Pays d'Oc 59
- Philippe GARDY, La prose impossible ? 95
- Claire TORREILLES, Sainte-Beuve et Jasmin 111
- Comptes rendus (Jean-Marie MARCONOT, Philippe MARTEL, Philippe GARDY) 129

ABONNEMENTS

1 an, 2 numéros : 100 F. (France); 120 F. (Etranger)
 Le numéro : 70 F. (France); 70 F. (Etranger)

URA D 1052 UNIVERSITE PAUL VALERY BP 5043 34 032 Montpellier